

Action et caméras géotransgressives : une opération coup-de-poing (dans un gant de velours) à Occupy Wall Street. L'influence des caméras vidéo de poche (téléphones « intelligents », iPhones, caméras numériques, etc.) sur les policiers et les occupants

André Éric Létourneau

Numéro 111, printemps 2012

Espace public

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66654ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Létourneau, A. (2012). Action et caméras géotransgressives : une opération coup-de-poing (dans un gant de velours) à Occupy Wall Street. L'influence des caméras vidéo de poche (téléphones « intelligents », iPhones, caméras numériques, etc.) sur les policiers et les occupants. *Inter*, (111), 78–79.

ACTION ET CAMÉRAS GÉOTRANSGRESSIVES : UNE OPÉRATION COUP-DE-POING (DANS UN GANT DE VELOURS) À OCCUPY WALL STREET

L'influence des caméras vidéo de poche (téléphones « intelligents », iPhones, caméras numériques, etc.) sur les policiers et les occupants

PAR ANDRÉ ÉRIC LÉTOURNEAU

D'un point de vue historique, nous pourrions concevoir les mouvements d'occupation de lieux symboliques comme une cristallisation géographique des revendications. L'acte transgressif d'occuper une aire géographique liée à des enjeux politique et social séduit les médias et active les débats au sein du tissu social. Il attire l'attention de la sphère publique et de la presse sur les problématiques associées au lieu choisi par la poursuite d'un acte *géotransgressif* qui, sans être criminel, produit quelquefois une situation à la frontière de l'illégalité. L'occupation interroge la production institutionnelle d'un espace donné et, par extension, sa répercussion dans le monde. Elle propose une fonction alternative, voire utopique de cet espace. En subvertissant la fonction du lieu en un nouveau tout organisé, elle génère ce que Foucault appelle une « hétérotopie »¹. La mise en place et en actes d'une hétérotopie géotransgressive pendant une période de temps appréciable propulse généralement les débats politiques bien au-delà de l'espace investi.

En témoignent les mouvements d'occupation qui ont bouleversé l'Occident depuis les années soixante, mouvements socialistes, libertaires, étudiants ou « enragés » qui se saisissent d'infrastructures, de bâtiments institutionnels ou de places publiques. Ces actions engendrent souvent un effet d'entraînement, produisent d'autres occupations ou manifestations collectives.

Entre le 17 septembre 2011 et le 1^{er} janvier 2012, nous avons été directement témoin de certaines étapes de l'évolution de l'hétérotopie créée par le mouvement Occupy Wall Street au Zuccotti Park, à Manhattan. Au terme de la nuit du 31 décembre 2011, nous avons assisté à l'éviction stratégiquement orchestrée des occupants du Zuccotti Park, sous les feux de quelques centaines de voitures de police, d'agents de la NYPD et d'une multitude de caméras de type iPhone. Comment comprendre la stratégie adoptée par la police afin de parvenir à ce « nettoyage » du parc, et ce, en utilisant un minimum d'agressions directes envers les occupants ? Ce texte propose deux hypothèses à cet égard.

La première, c'est que l'omniprésence des caméras portables, la plupart du temps connectées à Internet, transforme le rapport activiste/police en entraînant de nouvelles dynamiques relationnelles, dont l'une des règles consiste à produire des documents audiovisuels qui doivent éviter de

porter atteinte à l'image publique souhaitée par l'un ou l'autre des deux camps.

Si l'on accepte la validité de cette première hypothèse, la seconde pourrait être que la NYPD avait prévu, à l'avance, l'évacuation du parc de ses « occupants » le 31 décembre 2011 en utilisant une tactique spécifiquement adaptée à la forte présence, sur le terrain, des téléphones intelligents et autres dispositifs de captation vidéo susceptibles de diffuser, presque instantanément, images et sons sur Internet. Nous pouvons enfin supposer que le moment pour mettre en œuvre cette opération fut stratégiquement choisi (peu de journalistes se trouvaient alors sur le terrain). Reste qu'il fallait développer une tactique propre à produire des images et des documents vidéo qui, une fois captés par toutes ces caméras et diffusés par des activistes ou des quidams, présenteraient les agissements des autorités sous un éclairage convenable pour l'opinion publique.

Le 31 décembre 2011, ce qui aurait pu être une forme d'opération policière coup-de-poing (traduction française de *crackdown*) dans le Zuccotti Park est devenu – image publique de la police oblige – un processus graduel visant à déconstruire l'hétérotopie créée dans le parc par les activistes.

Une opération coup-de-poing vise traditionnellement à déconstruire et à neutraliser, pour un temps, un foyer de criminalité dans un lieu précis. Or, les mouvements d'occupation n'ont rien de techniquement criminel. Mais l'aspect passablement transgressif de l'occupation de Wall Street au Zuccotti Park semblerait avoir été traité par la NYPD comme une forme de géocriminalité, justifiant le recours à certaines tactiques de *crackdown*.

Dans le texte *Répétitions criminelles, renseignements et opérations coup-de-poing*², le criminologue Maurice Cusson explique comment l'analyse des répétitions de gestes déviants, qui peut être élaborée à partir de données criminologiques et d'informations collectées sur le terrain par les services de renseignements, peut maximiser les pratiques policières dans la lutte aux actes transgressifs dans des lieux géographiques spécifiques. L'une des pratiques efficaces utilisées par les forces policières pour faire éclater un « point chaud » de la déviance est justement l'opération coup-de-poing. Ce type d'opération est planifié afin de cibler stratégiquement les acteurs et le théâtre des répétitions transgressives dans une aire géographique

précise (ici, le Zuccotti Park). L'intérêt d'étudier les comportements des occupants permet de prévoir quelles seront les activités à court et moyen termes dans ce territoire donné. De plus, une telle étude permet la mise sur pied de stratégies de prévention de cette répétition de gestes transgressifs par le développement de pratiques policières qui se concentrent sur l'arrestation éventuelle des récidivistes (ici, les occupants endurcis) plutôt que sur le harcèlement envers les visiteurs occasionnels du lieu concerné. Outre la neutralisation des acteurs stratégiques, l'opération vise à étioiler la structuration géographique de l'occupation transgressive dans un territoire donné.

En effet, si les opérations coup-de-poing sont correctement ciblées dans le temps et sur le terrain, elles y permettent une diminution significative, et ce, à plus ou moins long terme, de la récurrence des actes transgressifs qui y sont perpétrés (ici, le simple fait d'occuper Wall Street). En intervenant au cœur de cette « masse critique », Cusson rappelle également que la police arrive à faire désertir l'espace par les criminels, y favorisant ainsi la recolonisation du territoire par des citoyens aux activités qui s'inscrivent dans l'économie officielle et légale. Environ la moitié des opérations coup-de-poing aurait l'effet escompté car, pour réussir ce type de manœuvre, la police doit employer une stratégie spécifiquement adaptée à la cible. Les services de renseignements policiers sont alors essentiels pour : réunir les informations nécessaires afin de déterminer précisément la nature du « problème » ; permettre l'identification des récidivistes ; dresser un profil de la situation géocriminelle et tracer un portrait spécifique de ses auteurs et de leurs modes opératoires récurrents.

Nous suggérons que la présence des dispositifs de captation et de diffusion audiovisuels de poche – connectés en différé ou en direct à Internet à même les lieux d'Occupy Wall Street – aurait pu favoriser le développement d'une tactique policière spécifiquement conçue pour s'assurer que les documents audiovisuels de cette opération diffusés sur le Web ne puissent choquer l'opinion publique. La NYPD (probablement en collaboration avec d'autres agences du gouvernement et services de police) aurait opéré ce que nous proposons ici d'appeler un « *crackdown* infiltrant ».

Le processus menant au succès de ce *crackdown* infiltrant, tel qu'il s'est déroulé durant la nuit du 31 décembre 2011, se diviserait en trois étapes :



OCCUPY WALL STREET

1) Infiltration préalable durant les semaines précédant l'événement par des agents spécialisés de différents services de police et d'agences de renseignements afin de collecter des informations visant à préparer l'opération. (Au cours de nos conversations avec les activistes d'OWS, ceux-ci nous ont indiqué avoir identifié certains de ces policiers en civil.) ; 2) Installation sur place des agents d'infiltration qui agissent une fois le moment venu. Dès le 9 octobre, les porte-parole d'OWS démontraient et dénonçaient la présence de provocateurs associés à des groupes de droite ou à la police sur les lieux d'Occupy Wall Street. Le 31 décembre 2011, des agents provocateurs ont pu encourager les occupants à quitter le parc en organisant des marches qui ont quitté les lieux à différents moments, au cours de la soirée ; 3) Mise en scène de l'opération avec un dispositif policier rendu très visible, voire intimidant pour les manifestants, et placé sur des rues tout autour du square, de manière à faire en sorte que l'ensemble des effectifs échappe aux lentilles des caméras.

Lorsque nous avons séjourné à Occupy Wall Street, nous avons eu l'impression que presque tout le monde filmait, se filmait, était filmé. Le soir du 31 décembre 2011, un manifestant qui avait été présent tous les jours au campement de Zuccotti Park m'a spécifiquement demandé de ne pas pointer mon iPhone vers lui, par crainte que cette image ne soit ensuite récupérée sur le Web par la police. Celui-ci a ajouté que cette omniprésence des caméras de poche intimidait certains participants de l'occupation, lesquels, sinon, auraient pu poser

des gestes subversifs dans un tel contexte conflictuel. À l'inverse, quelques dizaines de minutes avant le passage vers 2012, alors que la foule au Zuccotti Park confrontait les policiers, une femme se sentant menacée par un échange verbal avec un lieutenant de la NYPD a soudain brandi son téléphone intelligent en visant de sa lentille le visage du policier. Ce dernier a battu en retraite sur-le-champ.

Le passage vers l'année 2012 a marqué la fin de l'occupation dans le Zuccotti Park. Déjà déserté après le *crackdown* réalisé par la NYPD le 15 novembre 2011, le parc s'était repeuplé pour ce passage festif vers la nouvelle année. En cette soirée du nouvel an, les occupants furent expulsés à la suite d'une série d'événements : 23 h 00 – Confrontation avec les policiers en déplaçant les clôtures de sécurité disposées par la Mairie de New York tout autour du parc pour « contenir » les occupants ; 23 h 30 – Confrontation entre une centaine d'agents et les manifestants d'un bord et de l'autre de cette barrière ; Vers 23 h 45 – Plusieurs échanges entre les forces de l'ordre et la foule sous les feux de centaines de caméras, puis le passage à la nouvelle année avec des projections géantes sur le versant ouest du square (« *Occupy the Future* », voir la photo ci-contre). Une première marche quitte ensuite Zuccotti Park et s'engage sur Broadway, entraînant une partie de la foule hors du périmètre clôturé. Quarante-cinq minutes plus tard, une deuxième parade quitte le parc. La police aurait-elle eu un rôle dans l'orchestration de ces deux manifestations qui ont quasiment vidé le square en moins d'une heure ? Il ne reste à la

NYPD qu'à fermer le parc et à procéder, de gré ou de force, à l'expulsion des derniers occupants, et cela, sous les lentilles de dizaines de caméras et de iPhone. Les images qui restent de cette soirée ne pourront jamais témoigner d'une telle stratégie. Elle demeure pour nous hypothétique. Un coup-de-poing infiltrant dans un gant de velours ? ◀

Photos : André Éric Létourneau.

NOTES

- 1 Cf. Michel Foucault, « Dits et écrits (1984) : des espaces autres (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967) », in *Architecture, mouvement, continuité*, no 5, octobre 1984, p. 46-49.
- 2 Maurice Cusson, « Répétitions criminelles, renseignements et opérations coup-de-poing », *Problèmes actuels de science criminelle*, vol. XXI, Presses universitaires d'Aix-Marseille, 2008, p. 37-52.

ANDRÉ ÉRIC LÉTOURNEAU est auteur, chercheur, artiste interdisciplinaire et commissaire. Il a présenté depuis le début des années quatre-vingt-dix une soixantaine de manœuvres dans différents événements internationaux. Compositeur et réalisateur de créations radiophoniques, il intègre des actions contextuelles à différents modes de captation et de transmission. Enseignant, il a manœuvré à l'Institut d'études politiques de Paris, à l'Union des artistes, à l'UQAC, à l'UQAM, à la Chaire de recherche en dramaturgie sonore au théâtre, à l'Écart, au Eastern Bloc et au RAIQ. Il est également actif chez Dare-Dare et au Conseil des arts de Montréal. Ses textes, en plus d'être publiés sur le site Web de Radio-Canada, sont parus chez plusieurs éditeurs : Les Éditions Intervention, Esse, ANNPAC/RACA, The Thing (Allemagne), The Sirp, Non-Grata (Estonie), New Star Books, Lux et Les Presses de l'Université de Montréal.